

LA POLITIQUE INDIGÈNE EN INDOCHINE (1)

Conférence de M. PIERRE PASQUIER

Exposer la politique indigène de la France en Indochine demanderait une longue série de conférences. Ce serait d'abord rechercher les principes, les idées directrices qui l'inspirèrent. Ce serait aussi montrer comment la politique indigène, sous l'empire des événements mondiaux, de la grande guerre, de l'évolution économique, s'est peu à peu incorporée en un ensemble de problèmes dont les solutions doivent être cherchées par l'application d'une série de règles générales et de formules opportunistes qui constituent la politique tout court de l'Indochine. Mais il n'est point question aujourd'hui d'élargir un champ déjà trop vaste.

La politique indigène de la France en Indochine, pour être exposée clairement, demande une introduction présentant les éléments divers et multiples, psychologiques et sociaux que la France devait rencontrer dès son premier contact avec les civilisations indochinoises.

Si nous laissons de côté l'intervention des Français à l'époque de Gia-long, ce premier contact se fit en Cochinchine. Il en est résulté, par la suite, bien des erreurs. Il ne faut pas juger, en effet, des pays annamites par les six provinces de la Cochinchine, le « lục-tiêu » qui avait de devenir colonie française était une colonie annamite.

Avant de s'épanouir sous le génie colonisateur de la France, la Cochinchine fut mise en valeur par ces « đôn-điền » et ces « sơn-phông » créés par les Nguyễn dans les plaines chames et cambodgiennes du Mékong. Aussi ne faut-il pas chercher à connaître l'Annamite par le Cochinchinois, son frère pourtant. En vain voudrait-on trouver chez ce dernier, véritable colon, ces rites et ces coutumes qui tissent encore la trame de la vie so-

ciale et familiale de l'homme d'Annam.

En affrontant le mystérieux colloque avec le sphinx asiatique, la France a connu les difficultés que devait poser à ses réflexions la solution du problème si délicat de psychologie politique : la conciliation en vue des progrès féconds de civilisations éloignées et dissemblables.

L'Asie ne se donne pas. Elle se dérobe à nous et, par mille signes trompeurs, elle égare notre jugement, comme par le mirage et l'illusion elle se joue de notre esprit.

Écouter seulement pour la comprendre la voix puissante qui monte des tombes, qui descend des autels des ancêtres et on risque de ne pas percevoir le chant d'espoir de ses jeunes générations qui tournent leur regard vers les formes nouvelles venues d'Occident.

Vouloir par contre la conduire selon les désirs de ces jeunes hommes faits de nos conceptions propres et on risque tout-à-coup de sentir son isolement, car les âmes asiatiques, même quand elles ont subi l'influence de notre culture, gardent dans leur subconscient tout un passé atavique qui les commande et les fait mouvoir.

L'Asie porte avec elle un fabuleux passé. Elle a connu tous les rêves, elle a donné des réponses théoriques à tous les grands problèmes qui se posent à l'homme seul ou à l'homme en société.

Penchons-nous sur cette société indigène et nous y verrons avec surprise vivre et coexister une société démocratique et un gouvernement puisant son autorité dans le principe du droit divin.

Nous verrons la souveraineté populaire régler le rythme de la vie du village et du canton, mais nous verrons aussi la souveraineté légale descendre du souverain jus-

(1) Conférence faite à l'Institut des Hautes Etudes sociales à Paris. Voir traduction annamite, *Nam-phông* n° 127.

qu'au *huyên* pour s'arrêter à la porte de cette commune où domine inviolée la loi des « *phù-lào* », la loi des « meilleurs et des anciens », de cette commune que nous comparions jadis à une république oligarchique, despotique et tyrannique et qui n'est peut-être qu'un soviet de chefs de familles qui a des traditions.

Nous verrons une société collectiviste dans un cadre monarchique sans nulle autre aristocratie que celle du mérite, laquelle a charge de choisir le souverain qui ne reçoit de l'élection faite en la même forme que celle du plus modeste maire de village, le « mandat du Ciel » que par l'intermédiaire de ces mandarins issus du peuple; société qui connaît le partage des terres, qui sut n'avoir ni pauvres, ni illettrés, qui a donné à tous une culture morale, et dont la classe ouvrière vient à peine de naître.

Alors, à considérer tout ce passé, mais à percevoir aussi ce qu'il a cependant de périmé et de stérile, dans leur désir de bonheur, d'ordre, de progrès et de prospérité pour tous, les représentants de la France ont connu parfois l'angoisse et le doute de tous ceux qui ne savent point pratiquer les décisions violentes que dicte seule la force de l'ignorance.

Ils ont cherché les solutions adaptées, les solutions humaines, celles qui ne veulent pas en un jour changer l'âme d'un peuple, ni effacer brutalement du cerveau d'un homme ce que ses ancêtres y ont déposé avec le plus de prédilection et de constance.

Ces solutions d'ordre politique, en donnant à ce mot son sens philosophique, ont d'abord commandé les problèmes purement économiques. Certes, la politique n'est peut-être que l'étude des sciences de la production, pour parler la langue des saint-simoniens, mais encore faut-il que cette dernière ne trouble point l'équilibre de la société. Il ne faut point, comme l'a dénoncé un savant au grand cœur, que l'indigène s'aperçoive un jour, du fait de notre présence, avec « une sorte de désespoir vraiment poignant que la somme de son bonheur dans l'ordre moral plus encore que dans l'ordre matériel, loin de s'accroître, a diminué ».

Tout le problème est là, tumultueux, nombreux, avec ses parties si diverses, si contradictoires, voulant allier le dé-

veloppement économique, l'aide à apporter par la Colonie à la Métropole, le concours que nous devons à tous ceux qui veulent créer la richesse et la faire circuler, avec le respect des droits indigènes, de leur mentalité, de leurs aspirations, Mouvement des esprits, heurts des intérêts, orientation souvent opposée des civilisations et des cultures qui nous font parfois réaliser en vue d'un bien une réforme qui porte cependant en elle une nouvelle injustice. Difficulté de satisfaire un esprit public qui accepte mais dédaigne le mieux-être découlant de notre organisation scientifique; l'asiatique ne ressent nul étonnement devant une de nos merveilleuses inventions, n'accorde nulle admiration à celui qui établit la voie ferrée ou édifie l'usine. C'est dans l'ordre moral seulement que là-bas on juge et pèse les hommes et les civilisations.

Quel est donc ce pays? Quels sont et d'où viennent ces hommes que le destin a placés sous notre égide?

Du Sud et du Nord, en cet étroit couloir côtier de la dernière péninsule asiatique, des races et des conceptions différentes, après s'être affrontées en un mouvement de flux et de reflux, rencontrèrent leur définitif équilibre. Le point de choc de leur plus haute marée s'inscrit au pied du jet vertical de la tour Chamé aux briques roses par la ligne horizontale proche de la terre, de la pagode annamite aux murs blafards.

Comme un rivage dont le sable plus brun garde l'empreinte du flot, les régions de l'Ouest et du Sud Indochinois demeurent sous le signe du Bouddha alors que l'Est et le Nord relèvent de l'esprit de Confucius.

Conceptions religieuses, politiques, sociales, esthétiques différentes qui, après de longues luttes, avaient tracé leur domaine réciproque dans le cadre de régions plus particulièrement appropriées à chacune d'elles et qui devaient réagir différemment au contact de notre présence. D'où certains désaccords, certaines dissonances, aussi bien dans l'ordre de la pensée que dans l'ordre des faits. On décèle d'ailleurs vite les agents facteurs de transformations, créateurs de forces nouvelles, mais par cela même perturbateurs qui blessent les harmonies établies par le temps. De nouvelles sym-

phonies s'élaborent. Elles auront leur beauté; mais ceux qui conurent l'Indochine d'il y a trente ans, l'Indochine qui perpétuait la vieille Chine, ne peuvent oublier les aspects d'un pays encore immobilisé dans des cadres archaïques et confronter les tableaux surannes et charmants qu'elle offrait alors avec le spectacle d'une vie moderne qui heurte et bouscule dans son élaboration fiévreuse d'un décor rénové tout le pittoresque émouvant attaché aux forces faiblissantes du passé.

Vieilles coutumes qui s'effacent, gestes exquis qui s'évanouissent sous la lumière crue de notre civilisation, combien passionnante était pour nous la recherche de la vérité devant ces rideaux interposés, ces obstacles subtils destinés à « sauver la face ». Ombre et pénombre des âmes que protégeait de toute clarté trop vive le formalisme rituel d'une politesse dissimulant avec adresse la vanité et l'orgueil d'un peuple de lettrés et de mandarins: écrans trompeurs, mais écrans faits de belle laque unie et douce, chaude et glacée à la fois.

Comme elle reste en nous captivante cette Indochine de nos années de jeunesse, attirante, prenante, ne nous laissant aucun souvenir amer malgré les difficultés rencontrées, les dangers courus. Toutes les rudesses du tableau s'abolissent pour ne laisser subsister qu'une vision d'Arcadie heureuse. Mais alors aussitôt on songe que cette Arcadie confine à une Chine que dévaste la guerre civile, que ravage l'anarchie; qu'en face d'elle s'étend jusqu'au nouveau monde un Océan au nom trompeur; que ses voisins de tous côtés, vers les îles du Soleil levant comme vers les archipels de l'Insulinde, sont dirigés par des idéaux autres que ceux qui conduisent les peuples de la vieille Europe. Alors cette Arcadie devient pour nous plus passionnément attachante, car sur elle nous avons vu s'étendre l'ombre inquiétante de l'avenir.

Ne cherchant plus à définir le fait psychologique considéré comme trop littéraire quoique admirablement exposé par les Loti, les Lafcadio Hearn, les Conrad, les Stevenson, les Kiolng et les Boissière, des esprits réalistes ne voient dans l'Asie, dans les problèmes qu'elle nous

propose, qu'une série de questions économiques et sociales. Les facteurs ethnographiques, démographiques, les questions de surpopulation, de débouchés, de matières premières entrent en ligne avec leurs statistiques, leurs graphiques, leurs chiffres, de l'examen desquels surgissent des menaces de conflit, des réactions entraînant des groupements d'intérêts, préparant et prophétisant, non sans grandeur et sans lyrisme, un nouvel essor partant des rives du Pacifique pour ouvrir l'ère de la civilisation de demain.

En vérité, toutes ces questions qu'il faut nous accoutumer à connaître, car elles retentiront de plus en plus sur notre vie nationale, sont particulièrement complexes. Il n'est pas trop de l'accord du psychologue, du politique et de l'économiste pour les poser clairement et y donner des réponses. Matière compacte qui exige pour être étudiée et pénétrée la connaissance approfondie de tous les éléments qui la composent. Rien n'est simple en Asie. Il faut donc considérer les problèmes sous tous leurs aspects, ce qui n'est point chose aisée, car ils s'indiquent et se commandent les uns les autres.

C'est qu'en effet, en Asie, la tâche est plus lourde que partout ailleurs; elle est plus délicate par la présence de civilisations très anciennes, très respectables, qui ne peuvent être négligées, qu'il faut accorder avec notre propre génie. C'est encore qu'en Asie, en Indochine en particulier, la France se trouve dans un milieu qui appartient à un monde où règnent des conceptions particulières sur le gouvernement des hommes, sur la famille, sur la cité dont elle doit tenir compte.

Faut-il chercher dans ces difficultés d'adaptation la raison des désaccords parfois signalés entre les principes proclamés et les applications de notre politique indigène? Ou bien faut-il en tenir rigueur à notre vieil esprit dogmatique et à cette croyance innée, que nous avons tous à un degré divers, dans la théorie de « l'unité morale du genre humain et dans la prédominance de la raison pure comme mobile de l'humanité ». Mais il est certain que souvent « l'acte administratif a trahi la pensée gouvernementale ». Il serait facile d'en donner des preuves nombreuses en étudiant nos rapports avec

les diverses classes de la société indigène : mandarins, lettrés, notables et peuple. Nous assurons à tous le respect des coutumes et des lois, et nous introduisons des éléments d'administration en contradiction avec elles. La politique de Protectorat sans arrière-pensée d'assimilation nous est malaisé à pratiquer. Elle « flatte moins la vanité et le besoin d'autorité naturels au Français qui, loin de son pays, croit incarner la France entière ». Pourtant les résultats qu'elle peut porter sont autrement précieux et sûrs que les satisfactions d'amour-propre.

Et pour acquérir ces avantages, il suffit de chercher à obtenir le maximum d'effet par des moyens propres aux indigènes et dans le sens de leurs facultés dominantes.

Faire atteindre aux indigènes le complet épanouissement de leurs facultés, n'est-ce pas la formule exacte devant conduire et coordonner nos efforts ?

Pour réaliser un progrès selon nos principes, il nous arrive d'entraver, d'étouffer ou de faire disparaître une faculté indigène contenant en puissance de grands perfectionnements, que nous aurions pu obtenir par une orientation rationnelle appuyée sur l'expérience et la connaissance des qualités héréditaires de la race.

Connaître les aspirations, les besoins réels des indigènes et non ceux que nous rêvons de leur créer, c'est là le moyen le plus sûr de guider la marche du peuple protégé vers un progrès certain.

Ne rien niveler, ne rien juxtaposer, mais nous adapter aux modes indigènes et en retirer le maximum d'effets pour atteindre, par une collaboration étroite, un but pratique et conforme à nos intérêts comme à ceux des peuples placés sous notre protection.

En résumé, s'il est nécessaire que l'indigène soit mis à même de nous mieux comprendre, il faut aussi que, parallèlement à cette œuvre, nous poursuivions une œuvre similaire mais inverse d'adaptation de l'Européen à l'indigène. Il est aussi nécessaire, sinon plus, que l'indigène soit parfaitement connu de nous qu'il est indispensable qu'il puisse nous pénétrer.

Mais sur quel terrain deux races diverses, parfois contraires, pourront-elles

s'entendre ? Qu'elles seront les idées qui serviront de trait d'union entre elles ? Par quels sentiments arriveront-elles à communier dans une même pensée ? C'est par cette recherche qu'une politique indigène loyale peut et doit trouver sa véritable ligne de conduite.

En partant de ces idées générales, il est aisé de comprendre que nos formules d'administration, de droit et de justice doivent forcément subir des restrictions dans leur application. Elles doivent s'objectiver en quelque sorte, en restant soumises à une lente évolution des mœurs, des dispositions des esprits, de la structure physiologique de la race, des religions, des hérédités historiques, qui sont autant de facteurs concourant à former la conscience publique et, par suite, les lois, les traditions et les coutumes. Il ne faut pas se dissimuler qu'une pareille ligne de conduite n'est pas toujours aisée à suivre. S'il est vrai, en effet, que le Français se met aisément en contact avec l'indigène, le recherchant, voulant même lui être agréable, il faut constater aussi que cette faculté lui provient de la force d'assimilation native ou raisonnée qu'il a en lui et qui le porte vers l'indigène, non pour surprendre et connaître ses idées propres, mais pour lui imposer les siennes.

Comme l'a dit M. Leygues, alors ministre des Colonies, dans un discours en juillet 1906 : « Il y a dans le génie des diverses races qui peuplent la terre des équivalences, mais il n'y a pas d'identité. »

Ces idées politiques mises hardiment en œuvre par les gouverneurs généraux Beau et A. Sarraut prouvèrent leur valeur leur force et leur ductilité lorsque la patrie attaquée fit appel à l'Indochine.

Certains esprits attentifs aux écoutes de l'évolution nouvelle ont pu écarter après la victoire l'éclosion puis le cheminement parmi les élites indigènes d'une idée nouvelle qui puisait sa source chez beaucoup dans une conception politique encore imprécise, chez d'autres moins nombreux dans des considérations d'ordre économique. Cette idée était une idée d'union, de collaboration, d'entraide, conduisant forcément à la constitution d'un sentiment national tendant de toute part vers l'unité, mais une unité avant

pour base la race et pour armature la France.

Les différents pays de l'Indochine avaient, en effet, participé à l'effort collectif le plus formidable, celui de la grande guerre, effort qui avait réuni des peuples qui paraissaient si dissemblables et si lointains que de les voir combattre côte à côté l'Histoire en gardera le souvenir le plus étonné parmi tous les étonnements que lui aura infligés le conflit de 1914.

Un pareil effort, s'il devait nous rendre fier, était de nature à susciter nos réflexions. Car il tendait à placer l'indigène sur le même plan où nous nous mouvons nous-mêmes. L'indigène a bien compris ce changement survenu dans sa position par rapport à nous. Il en a d'abord conçu des espoirs imprécis et excessifs, la victoire n'ayant pas comblé ses rêves il en a alors ressenti une réelle déception.

La guerre, d'autre part, a exalté le sentiment national qui s'élabore déjà en Indochine.

Le jour où le gouverneur général A. Sarrault avait décrété route coloniale N° 1, la grande artère qui, partant de la frontière de Chine devait traverser tous les pays de l'Union sauf le Laos, pour aboutir à la frontière siamoise, ce jour là le lien matériel, le moyen de fusion était créé. L'instrument qui devait faciliter notre tâche organisatrice allait aussi réaliser l'union des parties habitées par des peuples de même race.

L'évolution d'un peuple se fait d'elle-même suivant des lois que nous ne pouvons entraver, selon une marche inéluctable qu'il est plus facile de suivre et si on le peut de diriger, que de vouloir arrêter. Or, si nous désirons l'Indochine riche et prospère, il nous faut développer encore ses moyens de communications, tous les moyens d'interpénétration entre les différents pays qui la composent. A la route, il faut adjoindre la voie ferrée, développer les canaux, creuser les ports, multiplier les lignes télégraphiques, téléphoniques, les postes de T. S. F., mais par là même apporter tous les éléments d'une unification que certains partisans d'une politique figée et rétrograde à la chinoise, ou que des esprits timorés et peureux ne manqueront pas de nous reprocher.

Il faut cependant avoir le courage de la

politique de son époque et de son temps, politique qui est commandée par les événements, politique que nous impose la richesse même du pays, sa situation dans le monde Extrême-Orientale, et le devoir supérieur qu'exige notre présence en Indochine.

J'ai été plus à même, peut-être, que quiconque, placé à Hué au centre du fleuve de la balance, au point de jonction où le Sud vient se souder au Nord, de me rendre compte de quoi était fait ce patriotisme annamite, et comment il pouvait se manifester sous le nom de la France, grâce à elle, d'ailleurs sous son égide, sans que pour cela la forme administrative et politique de chacun des trois pays d'Annam soit touchée. C'est en dehors de ces formes et grâce à nous et par nous seuls que ce sentiment et cette unité nationale économique peut s'épanouir. Elle n'entraîne, soyez-en certain, ni des desseins d'hégémonie impérialiste chez les uns, ni l'extension d'un régime ignorant les formes traditionnelles aux trois parties de l'Union chez les autres. Mais elle s'explique, se justifie et n'est possible que dans le cadre d'un Etat Indochinois fédéral se développant sous la protection tutélaire du drapeau tricolore. Pour maintenir dans cet équilibre nécessaire les régions différentes d'un pays qui toutes n'ont point atteint le même stade de développement, qui d'ailleurs par leur passé, par leur histoire même, par leurs richesses uniques ou variées, agricoles, commerciales ou industrielles, n'ont point les mêmes buts et ne sont point tournés vers les mêmes horizons, la France, son action coordinatrice est indispensable à la solidité de l'armature. Et c'est pourquoi tout en dispensant notre sollicitude également mais *diversement* à toutes les races qui peuplent l'Indochine pour leur permettre d'évoluer et d'atteindre leur plein épanouissement par la pensée et sous la protection française, nous devons suivre une politique une dans ses fins. Cette politique trouvera son fondement le plus solide et le plus sûr qui lui vaudra l'unanime adhésion des indigènes dans un enseignement français asiatique qui sera une éducation indigène mise au point par la claire pensée française. Œuvre délicate, qui demande pour sa réalisation le concours du temps et des hommes une connais-

sance subtile des âmes, des programmes qui, selon les désirs et les traditions des indigènes façonneront à chacun des degrés de l'échelle sociale le paysan, l'ouvrier, l'artisan, le bourgeois des villes, le mandarin et le lettré.

Pour réaliser une telle conception, il faut, je viens de le dire, tenir compte du facteur temps. Or, dans ce pays les idées marchent à la cadence d'un rythme si précipité que les actes lorsqu'ils interviennent ne répondent souvent plus déjà à l'état des esprits en perpétuelle évolution. J'ai vu l'Indochine en palanquin, elle est prête à monter en avion.

Il faut donc à l'homme de gouvernement qui veut conduire et diriger, devancer et non suivre. C'est pourquoi parfois ses conceptions à leur naissance choquent l'opinion du moment, alors qu'elles ne sont que des anticipations nécessaires, des visions prudentes des réalités de demain.

On ne peut faire le reproche aux hommes qui dirigèrent l'Indochine de n'avoir point donné une place importante à l'enseignement dans leurs préoccupations gouvernementales.

Dès le début, Paul Bert avait bien indiqué la route à suivre. Personne ne l'oublia, mais on ne put s'y engager que bien plus tard. Il fallait d'abord faire régner la sécurité et la paix.

Or, l'ordre n'était pas complètement établi ce déjà une petite troupe de lettrés turbulents nous faisait le reproche de ne point dispenser toute cette science occidentale, panacée universelle qui devait guérir tous les maux puisqu'elle venait de permettre à une nation asiatique d'acquérir un prestige jusqu'alors refusé au monde jaune.

Impatients ils proclamèrent notre sombre dessein de laisser l'Annam dans cette ignorance facile à l'exercice de la tyrannie, et joignant le geste à la parole ils allèrent chercher à l'étranger cet enseignement occidental qu'ils estimaient trop parcimonieusement accordé par la France en Indochine.

Ils sont bien près aujourd'hui de nous reprocher de leur dispenser ce même enseignement qu'ils réclamaient naguère avec tant de véhémence.

Il fallut pour répondre aux aspirations légitimes des uns, pour désarmer l'erreur, pour calmer les impatiences des autres,

pour outiller le pays d'autre part, pour tourner vers les travaux manuels et professionnels une race jusqu'alors purement littéraire et agricole, éduquer simultanément à des degrés divers des établissements répondant à ces multiples obligations. L'esprit synthétique de M. le gouverneur général Sarraut apporta dans cette dispersion l'ordonnance et la logique. Dans le cadre qu'il a tracé, dans le temple qu'il a construit, c'est à ses successeurs qu'il a appartenu d'apporter les modifications et les retouches de détails que la formation de plus en plus nombreuse de jeunes maîtres indigènes, l'expérience des années, la connaissance de plus en plus grande par le personnel français de l'enseignement de la psychologie et des aspirations indigènes, la libre discussion des élites ont permis d'entreprendre en les coordonnant selon les principes d'une politique qui tend de toutes parts à réaliser, sous l'unité française, un état indo-chinois fédéral où chaque race aurait sa place, où chaque homme jouirait de la plénitude des droits que son évolution lui permettrait progressivement d'atteindre.

Une Société pour se développer dans un pareil cadre politique demande à être gouvernée par des principes d'éducation qui favorisent chez l'indigène l'essor de ses qualités propres, tout en faisant naître en son âme ce sens noblement humain que seule la pensée française peut faire éclore.

Il ne s'agit plus alors d'instruction mais bien d'éducation, de haut enseignement, de culture que pouvait faire épanouir par notre truchement mais avec ses qualités originelles cette jeune France d'Asie souple, vigoureuse, tenace, studieuse, pleine d'idéal, mais disciplinée, prête à l'action pacifique, dressée sur les bords du plus vaste des Océans.

Un territoire de sept cent mille kilomètres carrés, une population de vingt millions d'âmes, un mouvement commercial qui dépasse huit milliards : être une des premières nations rizicoles du monde, devenir demain un des grands centres industriels d'Extrême-Orient, un facteur économique grâce à ses colons planteurs, par l'intelligence de ses fils amplifier encore son domaine et trouver de tous côtés le concours d'une main-d'œuvre habile et disciplinée et d'intelligences prêtes aux

difficultés du commandement et de la production, avoir un littoral ouvrant dans ses rivages des ports sûrs et profonds, une situation géographique qui vous place au point de passage des grandes lignes venant du Sud et de l'Ouest pour gagner la Chine, le Japon ou l'Amérique, être adossée à des massifs montagneux qui vous protègent contre la masse de l'Asie, former un éperon géographique autour duquel l'énorme continent paraît glisser monstrueux vers la mer azurée de l'Océan Indien ou vers les eaux agitées et jaunâtres de la mer de Chine, s'élever promontoir, poste de veille, phare de l'Asie: quelle situation admirable et de combien de convoitise peut-elle être menacée cette Indochine heureuse et paisible, belle, riche et insouciant!

Comme s'explique alors l'impérieuse nécessité de ne négliger aucun atout, de ne faire fi d'aucune force, surtout d'aucune force morale! Nous avons besoin de celles-ci pour maintenir dans le calme, éviter les agitations stériles et pour faire évoluer dans la paix les divers pays de l'Union. Quels sont les dangers qui peuvent menacer ou tout au moins entraver notre œuvre? Il ne s'agit point ici de périls excessifs pouvant atteindre notre domination, mais de dangers réels qui peuvent fausser notre action, retarder l'évolution du pays ou le précipiter vers des formules de gouvernement que nous ne devons point souhaiter voir s'établir en Indochine ni pour nos intérêts, ni pour ceux de nos sujets et protégés. Ces dangers intérieurs sont d'ordre politique, ils constituent la rançon du progrès, sont aussi la conséquence de notre présence; on les trouve à l'extrême droite et à l'extrême gauche.

À l'extrême droite le vieux parti d'Annam qui se transforme selon le temps, se présente selon les époques et selon les heures, sous l'aspect de la monarchie légitime: il s'appelle alors Cuong-Dê, Nguyễn-Thuong-Hiên, Phao-Bôi-Châu première manière; d'autres fois il se mue en une république constitutionnelle réformiste à l'exemple de la Chine; enfin parfois il nous fait assister aux manœuvres sournoises de certaines ambitions mandarinales qui, n'ayant rien appris, rêvent de renouveler l'aventure de Yuen-Che-Kai. Le vieux parti en un mot toujours prêt à

opposer à un Roi, au Vua, au Chus, et à recommencer les vieilles luttes qui ont rempli le cours de l'histoire annamite. Le vieux parti lettré recruté dans la forêt des pinceaux, qui a toujours été l'ennemi du gouvernement quelle qu'en soit la forme, xénophobe naturellement, violemment aristocratique et oligarchique, qui compte encore des partisans sérieux et qui a besoin d'être énergiquement dominé par un pouvoir indigène soutenu par le gouvernement protecteur et agissant avec autorité.

L'autre péril est à l'extrême gauche c'est un nationalisme à forme révolutionnaire qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit d'union nationale que je viens d'exposer, un nationalisme exacerbé par des appétits insatisfaits, par des vanités déçues et mécontentes et qui, incapables de fonder une doctrine, cherche chez des étrangers un programme, une formule, un appui, et qui est prêt à s'enrôler sous la bannière du communisme, du bolchevisme, de la révolte contre l'autorité et l'ordre social.

Entre ces extrêmes, il y a toute une élite patriote intelligente qui est issue de notre pensée et qui cependant n'est pas entièrement satisfaite. Cette élite a essayé de constituer un parti d'évolution, un parti de juste milieu, de « voie droite », de collaboration sincère. Elle a été débordée. Il manque encore à ces hommes, en outre du courage et du désintéressement politique, l'esprit constructif qui, sur des principes, permet d'élaborer un plan précis, et l'esprit de commandement et d'abnégation qui ensuite permet d'organiser les forces d'un parti.

J'ai causé longuement avec les représentants de ces groupements. J'ai rencontré des hommes remarquablement intelligents, d'une grande finesse d'esprit, d'une grande pénétration de pensée, de beaucoup de sagesse, et qui pourtant ne pouvaient définir clairement et exactement leurs revendications. En fait, beaucoup plus que de l'octroi de telles ou telles prérogatives, il s'agit d'état d'esprit.

Le mandarin d'autrefois issu de la vieille culture traditionnelle pouvait toujours traiter de barbare l'étranger qui manquait aux rites, il pouvait s'enfermer dans le code des usages, le « phép Annam ». Il y trouvait les satisfactions d'amour-propre

qui pensaient les blessures faites à sa vanité. Il n'en est plus de même aujourd'hui pour le jeune homme qui, provenant de notre enseignement, devient notre collaborateur.

Déraciné, n'ayant plus le refuge des rites, il ne se sent pas toujours sur le pied d'égalité avec son collègue français; il souffre d'une sorte de subordination morale.

Le côté matériel n'est pas en cause, il s'agit de susceptibilité, d'amour-propre, non de piastres.

L'organisation sociale, les conditions de vie, aussi les quelques expériences malheureuses faites par des hommes de bonne foi et au cœur généreux permettent malaisément, en effet, de créer cette atmosphère, cette ambiance d'égalité sociale que réclame les jeunes Annamites. Ils cherchent confusément par quels moyens ils pourront l'obtenir, se tournant parfois vers la naturalisation ou vers toute autre formule ou toute autre doctrine. Ils sont d'autre part, souvent par incompréhension, incapables de pratiquer et d'utiliser les libertés que nous leur accordons. Un certain état d'esprit français et annamite ne le leur permet pas, il est vrai, d'en jouir pleinement.

Ces hommes cependant espèrent en nous. Ils ne renient point la France. Ils se rendent compte que rien ne leur est possible sans Elle. Et très loyalement, *j'en suis certain*, ils viendront vers nous. Nous grouperons alors en un faisceau solide ces esprits inquiets qui détournés des vieilles disciplines cherchent leur voie dans les formules nouvelles que leur intelligence comprend encore mal et adapte difficilement à toutes les survivances du passé.

Dès que, sous notre ferme autorité, sans hésitation, nous montrons la route à suivre, le malaise de l'élite se dissipe. Il en est de même de la masse, la grande masse, amorphe, dominée par des siècles d'oppression intellectuelle, d'autorité indiscutée, qui rêve d'un régime meilleur, qui oublie les bienfaits reçus, qui se laisse bercer par des mots et des chimères et qui s'abandonne à la grande fatalité qui

pèse sur toutes les destinées asiatiques. Leurs d'espérance, ressauts brusques, enthousiasmes de quelques instants. Pour une heure d'ivresse, le peuple est prêt à suivre tous ceux qui parleront à sa chimère, quitte à payer ces heures d'égarement par de longues années d'oppression et de souffrances. C'est dans cette psychologie des masses indigènes, annamites en particulier, qu'il faut trouver l'explication de notre merveilleuse conquête faite avec quatre hommes et un caporal. C'est encore par elle que pourront se comprendre les mouvements quasi-mystiques constatés lors de l'affaire de Ky-Dong, lors des événements qui se déroulèrent en Annam, en 1907, où le peuple fasciné, suivant quelques meneurs sans comprendre d'ailleurs la portée de ses gestes, subissait une sorte de vertige, une véritable contagion épidémique qui le poussait dans les plus folles aventures.

Et c'est cette connaissance de l'instabilité des masses que l'instruction n'a pu encore modifier qui pourrait faire craindre l'engouement spontané, l'éclosion d'un état d'esprit contre lequel les suggestions de la raison seraient sans effet.

C'est pourquoi aussi pour créer et maintenir la confiance, mère de la paix féconde, sont indispensables : l'ordre, la discipline par l'autorité forte et éclairée permettant un libéralisme intelligent qui donne à tous l'impression de vivre librement sous notre tutelle respectée.

Aux Asiatiques, ne l'oublions pas, plus qu'à tout autre peuple s'applique la pensée du moraliste, « c'est plus souvent la liberté qui enchaîne et la loi qui délivre ».

Après avoir examiné les traits essentiels, les principes de notre politique indigène, après avoir esquissé l'état présent des esprits, voyons comment peuvent se formuler les règles qui se dégagent de cet exposé.

Autrement dit, voyons comment la France a su s'adapter aux conditions qu'elle rencontrait dans son propre domaine.

(A suivre)